

## Il était une fois en Anatolie

(de Nuri Bilge Ceylan, Turquie/Bosnie, 2011, compétition officielle Festival de Cannes, grand prix du jury)

**Lyon, 2 novembre 2011 (Magali Van Reeth) - C'est en se dépliant, avec des images lumineuses, que cette enquête policière dans la campagne d'Anatolie, révèle tous les secrets de ses protagonistes, et la complexité de nos rapports au Bien et au Mal.**



Les précédents films de Nuri Bilge Ceylan, *Uzak* (2004), *Les Climats* (2007) ou *Les Trois singes* (2009) étaient empreints d'une grande noirceur, et même de désespoir, ce qui les rendaient un peu difficile d'accès malgré leur grande qualité artistique. Avec *Il était une fois en Anatolie*, le réalisateur semble avoir trouvé une sorte d'apaisement, au moins dans sa façon de filmer. A l'image de l'ouverture irradiante de la première scène, un parfait moment de cinéma qui plonge le spectateur dans un état de contemplation lumineuse. L'or de la campagne au crépuscule, se reflétant

sur la paille claire des champs moissonnés, est la promesse que le désespoir, cette fois, sera tenu à distance...

Sous l'apparence d'un film policier, *Il était une fois en Anatolie* met en scène un groupe de personnages qui cherche, non pas le coupable mais le corps de la victime. C'est une longue errance dans la nuit et sur les petites routes. On cherche un corps, on cherche des réponses, on avance sans hâte et avec beaucoup de circonvolutions. À travers des conversations anodines, des petits gestes, les erreurs et les doutes, les personnages prennent forme. Le rythme du film colle à cette lenteur et à ces hésitations mais recèle d'incroyables rebondissements.



Comme un triptyque, le film se déploie autour d'une scène centrale. Chaque partie ou tableau étant articulé aux autres, indépendant et complémentaire. Celui du milieu, dans la peinture religieuse, étant le lieu de la sanctification... On commence à gauche par la genèse de l'histoire, un crime reconnu par tous, y compris par son auteur, qui permet d'entrer dans le quotidien de cette petite bourgade rurale d'Anatolie. Dans la partie centrale, une scène magnifique, presque merveilleuse. On est au milieu de la nuit, les personnages s'assoupissent, les spectateurs aussi, et soudain, une apparition, un ange, nous électrise. La jeune fille qui sert le thé est une incarnation de la grâce, de la beauté et du Bien. Un merveilleux moment de cinéma. Ensuite, sans qu'on s'en rende vraiment compte, le film change de quête et c'est une autre disparation qui vient sur le devant de la scène.

Nuri Bilge Ceylan soigne les très belles images de ce film et, avec un subtil enchaînement de micro-événements, arrive à un dénouement qui n'est plus celui recherché au début du film. Comme dans ses précédentes réalisations, il questionne la duplicité de la nature humaine et la façon dont nous percevons le Bien et le Mal. Mais cette fois, sans amertume ni désespoir comme le montre la scène finale. Nous sommes revenus dans le village où la vie ne cesse pas, où les enfants jouent au ballon et continuent d'avancer, plein d'espérance, dans les chemins tracés par leurs pères. Un grand film, simple en apparence, beau jusque dans les moindres détails et qui bouscule la conscience des spectateurs.

## Les Neiges du Kilimandjaro

(de Robert Guédiguian, France, 2011, Festival de Cannes 2011, sélection Un Certain Regard)

**Lyon, 16 novembre 2011 (Magali Van Reeth) - Retrouvant Marseille et la forme du conte, Robert Guédiguian met à l'honneur la solidarité sans faille et la dignité de "la France d'en-bas" plongée dans la tourmente économique.**



Fidèle à sa famille d'acteurs depuis ses premiers films - Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan - Robert Guédiguian revient à Marseille 15 ans après *Marius et Jeannette*. Les personnages, héros ordinaires de vies simples, ont vieilli et sont maintenant dans la génération des jeunes grands-parents, heureux de cette nouvelle génération. Sur le plan social, la situation s'est aggravée, les pré-retraites ne sont pas un choix et le chômage est toujours un risque réel. Mais une nouvelle fracture est apparue, qui monte "les pauvres gens" les uns contre les autres.

L'expression "les pauvres gens" est tirée d'un poème de Victor Hugo et, Robert Guédiguian a conscience de l'importance de cette appellation : *"Pour moi, l'une des choses les plus graves dans la société actuelle, est qu'il n'y ait plus de conscience de classe. Au sens où on ne peut même plus dire "classe ouvrière", c'est pourquoi je dis les "pauvres gens". Or la conscience d'être des "pauvres gens" n'existe pas. Il s'avère qu'il n'y a plus, en France, les grandes unités industrielles qui existaient encore dans les années 1970-80, où trois mille ouvriers sortaient de l'usine. La conscience de classe, à ce moment-là, était non seulement possible, mais elle se voyait : elle était matérialisée par ces milliers d'hommes en bleu de travail. Et, tout naturellement, les gens étaient ensemble, ils avaient des intérêts communs, y compris, d'ailleurs, quand ils avaient des identités différentes. Il n'y a pas deux peuples, l'un autochtone, salarié, syndiqué, pavillonnaire... et l'autre chômeur, immigré, délinquant, banlieusard. La politique et le cinéma peuvent œuvrer à démasquer cette imposture intellectuelle. Je ne changerai jamais d'avis là-dessus : c'est là l'essentiel"*.

Les personnages principaux des *Neiges du Kilimandjaro* sont donc des gens qui ont travaillé toute leur vie dans les docks, qui se sont battus pour le respect des droits sociaux et pour qui la fraternité se vit au quotidien. Face à eux, des jeunes en détresse ne connaissant rien de la vie syndicale ou du débat politique, qui veulent juste prendre leur part du gâteau. Et tous les moyens sont bons puisqu'ils sont au-delà de toute conscience de classe, de toute idée de solidarité. La rencontre est explosive et l'incompréhension amère.

Comme à son habitude, le réalisateur n'utilise aucun artifice pour poser l'histoire et les protagonistes. Tout se déroule dans une grande simplicité, où l'émotion peut naître sans recours au spectaculaire, où le récit linéaire se met à portée de spectateur sans le sidérer. Tous les personnages, même les seconds rôles, ont la possibilité de donner leur point de vue, ce qui rend la situation plus complexe que la forme du film pourrait le faire croire. On pense notamment à "la mère indigne", défendue avec colère dans une scène poignante que l'actrice Karole Rocher porte avec beaucoup d'intelligence et de passion.

*Les Neiges du Kilimandjaro*, que nous ne verrons pas comme ce couple à qui elles étaient offertes en cadeau, est un beau portrait de la "France d'en-bas". Généreuse, solaire et fraternelle, où les héros et les exploits sont ceux dont on ne parle jamais mais qui permettent à toute une société d'avancer.

## Les Hommes libres

(d'Ismaël Ferroukhi, France, 2010, Festival de Cannes 2011, séance spéciale)

**Lyon, 28 septembre 2011 (Magali Van Reeth) - Paris 1942. Les hommes libres sont ceux qui prennent leur destin en main pour changer la société dans laquelle ils vivent. Tout le monde peut participer, au-delà des divergences religieuses ou culturelles.**



**Ce n'était pas leur guerre.**

Si on a vu beaucoup de films sur la Seconde guerre mondiale en France, celui-ci en aborde un aspect tout à fait nouveau. Il évoque cette communauté de travailleurs immigrés, musulmans et en situation très précaire qui, au-delà de leurs différences, ont sauvé des juifs.

En 1942, la France est occupée par les Allemands et l'Algérie par les Français. De nombreux travailleurs immigrés sont ouvriers dans les usines de la région parisienne. Ils sont majoritairement Kabyles, musulmans et souvent analphabètes. Sur le territoire de la métropole, ils ne sont ni Français ni étrangers. Un statut d'hommes "invisibles". Mais au contact de leurs camarades de travail, ils vont découvrir le syndicalisme, l'organisation politique et les techniques de résistance, tout en apprenant à lire et à écrire. Si pour certains d'eux, cette guerre n'était "pas la leur", d'autres ont rejoint la Résistance et d'autres encore ont payé de leur vie leurs actions.

Basé sur des faits réels et écrit avec l'aide de l'historien Benjamin Stora, *Les Hommes libres* se déroule essentiellement à la grande mosquée de Paris. Son recteur, Si Kaddour Ben Ghabrit, profite de ses bonnes relations avec le gouvernement de Vichy et l'occupant allemand pour aider des indépendantistes algériens et cacher des juifs. Autour de lui, tout une galerie de personnages. Younes, un jeune homme sans scrupule et sans morale, fait du marché noir et collabore avec la police avant de prendre peu à peu conscience des véritables enjeux de cette époque. Salim Hallali est chanteur et ne vit que pour son art mais, bien que de langue et de culture arabes, il est juif. Et autour d'eux, ceux qui préparent déjà la guerre d'Algérie, ceux qui vivent dans la misère des bidonvilles, les traîtres et les martyrs.



**Michael Lonsdale**

Ismaël Ferroukhi, réalisateur français d'origine marocaine, a privilégié la rigueur historique au tourbillon de la fiction dramatique. Très respectueux de son sujet, le film manque parfois un peu de souffle et l'émotion est tenue à distance. Mais c'est un film nécessaire où les acteurs ont été choisis avec soin. Le personnage de Younes, interprété par Tahar Rahim, décrit avec subtilité cet éveil à une conscience politique et sociale, un parcours toujours d'actualité dans notre époque où l'intolérance semble parfois trop présente. Pour les mêmes raisons, on apprécie cette vision d'un islam généreux qui accepte les non-religieux, les artistes et les contestataires dans ses rangs. Bien évidemment, Michael Lonsdale est parfait en recteur de la mosquée de Paris !

## Oxygène

(de Hans Van Nuffel, Belgique, 2010, prix œcuménique au Festival de Montréal 2010 et prix du public au Festival d'Amiens 2010)

**Lyon, 12 octobre 2011 (Magali Van Reeth) - Contraint par la maladie de vivre en sursis, un jeune homme fonce dans la vie, cherchant le souffle et l'espérance qui lui font tant défaut.**



Atteint d'une maladie qui limite fortement son espérance de vie, Tom tente d'échapper au quotidien de l'hôpital et de la maladie. En rêvant de belles voitures, en s'engueulant avec son frère, en courant sur la plage, en fréquentant de mauvais garçons, signes à ses yeux d'une précieuse normalité ... Ses parents font ce qu'ils peuvent, l'entourage aussi.

Le jeune réalisateur belge Hans Van Nuffel colle à la trajectoire de Tom, interprété avec beaucoup d'aisance et de conviction par Stef Aerts. Pas de misérabilisme ni d'apitoiements, Tom fonce tête baissée dans le cadre, quitte à trébucher dans une histoire d'amour, comme tout le monde en somme. A travers ce personnage condamné par son physique mais dont la personnalité brûle de désirs et d'envies, *Oxygène* pose des questions existentielles : comment avoir du souffle quand on en manque tant ? Comment vivre quand il n'y a pas d'espérance ?

Présenté en 2010 en compétition officielle au 34ème Festival des films du monde de Montréal, sous son titre flamand, *Adem* y a reçu le prix œcuménique :

*"Adem, le "souffle" en français, est donné à tous pour vivre. Adem est une bonne dramatisation d'une question très importante : le besoin de donner un sens à sa vie, l'espoir de vivre que nous partageons tous, que nous soyons en bonne santé ou pas. Le film est porteur de la condition humaine, il présente une histoire nouvelle, se distingue par ses qualités artistiques, par son apport au progrès humain et à la reconnaissance de valeurs éthiques, sociales et spirituelles. Il fait la promotion du bonheur dont il reconnaît la fragilité. Le désir de vivre et d'aimer est un rappel que nous sommes tous mortels. Le concept chrétien de la fidélité domine, fidélité des parents, des amis, dont le soutien indéfectible amène le personnage principal à être fidèle à sa propre vie."*

Quelques mois plus tard, en novembre 2010, au Festival d'Amiens, Hans Van Nuffel recevait le prix du public.

# Hors Satan

(de Bruno Dumont, France, 2011, Festival de Cannes 2011, sélection Un Certain Regard)

**Lyon, 19 octobre 2011 (Magali Van Reeth) - Dans les rudes paysages du Nord de la France, passe un homme mystérieux, solitaire, priant et guérisseur. Un film âpre où se mêlent la grâce et le Mal dans de sublimes moments de cinéma.**



A travers tous ses films, Bruno Dumont a montré qu'il était un réalisateur inspiré et exigeant, profondément marqué par la figure du Christ. On peut voir toute son œuvre comme la douloureuse quête d'une présence divine, bien que le réalisateur se dise athée. Il traite la question du sacré, de la transcendance et du mal dans la société actuelle, avec une obstination troublante. Comme le paysan de la fable qui racle son champ pour y trouver un trésor. Dans ses films, la rencontre entre la grâce des paysages et la violence obscène des hommes se traduit par une empoignade physique qui laisse de nombreux spectateurs en état de profond malaise. Qu'ils soient ou non croyants.

Le titre même de son dernier film, *Hors Satan* fait référence à l'écrivain Georges Bernanos et à son roman *Sous le soleil de Satan*. Le personnage principal est un solitaire, un taiseux, un guérisseur. Il arpente avec calme les landes austères des plages de la mer du Nord. Une jeune femme le suit, presque à la trace, de façon quasi animale. Peu de personnages, peu de dialogues, du mystère épais comme la brume d'automne, du silence et le vent qui doit bien finir par rendre fou.



Par moment, la caméra se pose sur un champ, au lever du soleil, découvrant deux silhouettes à genoux, comme en prières. Et le juste équilibre entre la lumière, la composition du plan et ce qu'il éveille en nous spectateur, donne à voir du sublime, un tableau de maître. Le réalisateur arrive à faire passer une présence physique, à donner une âme à cette image, à y mettre ce que certains peuvent nommer la présence physique de Dieu... Dans d'autres plans, la violence éclate en l'absence de bruits, que ce soit un accouplement sans aucun geste de tendresse, les traces d'un meurtre ou un regard plein de haine. On verra aussi des symboles et des références bibliques tout au long du film, que ce soit un personnage qui marche sur l'eau, une croix, un brasier purificateur ou un miracle.

Ce mélange de beauté fulgurante, qui saisit vraiment le spectateur, et de malaise ressenti en quasi permanence dans les plans les plus ordinaires, est la marque des films de Bruno Dumont. Partagé entre la douceur de la contemplation et l'incarnation du mal, on est plongé au cœur même de l'énigme du cinéma.

Dans le cinéma contemporain, le travail de Bruno Dumont est remarquable. D'une part, par sa maîtrise de plus en plus poussée de la mise en scène et de l'écriture cinématographique ; d'autre part, par sa volonté, en tant que non croyant, de traiter de la question du mysticisme, de la foi, de la religion dans notre société actuelle. *Hors Satan* est un film énigmatique, trempé dans des symboles religieux qu'il est souvent difficile d'interpréter. C'est un film dérangent, où l'obsène et la grâce se font écho, le miracle et le parjure peuvent heurter. C'est un univers dépourvu de joie. En l'absence de Dieu, la douleur des hommes se cogne aux sillons de la terre.

Magali Van Reeth

## Intouchables

(d'Eric Toledano et Olivier Nakache, France, 2011, Festival de San Sebastian 2011)

**Lyon, 2 novembre 2011 (Magali Van Reeth) - Une comédie décapante autour de la rencontre d'un riche handicapé et d'un jeune homme noir issu des banlieues : une réussite où la dignité des exclus est au centre du film !**



Peut-on rire de tout ? Oui lorsqu'on respecte ce dont on rit ! *Intouchables* est un film à 100 à l'heure, de la scène d'ouverture jusqu'au final, où Driss, jeune glandeur de banlieue s'attache à Philippe, un riche handicapé et le remet dans le rythme haletant de la vie. Basée sur une histoire vraie (pour ceux qui auraient encore quelques réticences), les protagonistes ont donné leur accord pour le film parce qu'ils savaient que ce serait une comédie : jusqu'au bout, le rire pour convaincre de leur humanité ordinaire !

Plutôt que de chercher à retracer exactement leur histoire, les réalisateurs Eric Toledano et Olivier Nakache en ont fait de la fiction, du vrai cinéma. Des rebondissements, de l'action, des dialogues percutants, une attention délicate portée à tous les personnages, y compris les rôles secondaires, et surtout deux comédiens dans une réelle complicité. François Cluzet, harnaché sur un fauteuil roulant de tétraplégique, n'ayant que son visage pour exprimer les émotions, a l'œil pétillant, gourmand, inquiet ou triste quand il faut. Face à lui, pour le prendre physiquement à bras le corps, Omar Sy dans toute sa force, sa jeunesse, sa belle peau noire et son rire si naturel. Un duo splendide, crédible, qui emporte le spectateur, comme dans un conte de fée.

*Intouchables*, c'est la rencontre rocambolesque entre un homme enfermé dans un corps qu'il ne peut plus utiliser et un homme, en pleine possession de ses moyens physiques, mais enfermé dans une spirale d'échecs. Ils sont issus de deux mondes qui s'ignorent, Philippe vit dans un hôtel particulier et Driss ne connaît d'hôtel que celui de la police. Ils vont vivre une relation où jamais la pitié ne vient pervertir la curiosité naturelle. C'est parce qu'il vient d'ailleurs et qu'il ne connaît rien de Philippe que Driss va lui redonner envie de vivre, de "se bouger". Et, ce faisant, réaliser que lui aussi peut quitter le monde de l'exclusion dans lequel il était enfermé.

C'est une comédie réussie parce que le rire n'est jamais méchant. Tous les personnages se respectent au-delà leur apparence, sans pitié inutile mais avec une réelle estime qui devient de l'amitié. Une relation

## Je m'appelle Bernadette

(de Jean Sagols, France, 2011)

**Lyon, 30 novembre 2011 (Magali Van Reeth) - A travers l'histoire d'une jeune fille très ordinaire qui voit apparaître une "belle dame", les débuts du sanctuaire de Lourdes, racontés avec simplicité.**



L'histoire de cette Bernadette-là est celle de Bernadette Soubirous, jeune fille pauvre et illettrée vivant à Lourdes à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Une des saintes les plus populaires de l'Eglise catholique et la fondatrice d'un lieu de pèlerinage connu dans le monde entier. Après les apparitions, le petit village de Lourdes est devenu l'une des plus grandes destinations touristiques de France, où passent chaque année plus de trois millions de personnes.

Le film est une belle leçon de catéchisme, avec une image soignée, des costumes d'époque, de bons acteurs. Katia Miran est une Bernadette pleine de vie, d'humilité et de détermination. Son sourire radieux est suffisant pour faire oublier qu'elle est sans doute trop bien habillée pour le rôle. La vérité historique et les positions de l'Eglise d'alors sont parfaitement respectées.

Avec subtilité, *Je m'appelle Bernadette* rappelle que dans la crédibilité de la jeune fille, il y a aussi un problème de société. A cette époque, si on est pauvre, c'est un châtement divin, on est responsable de la misère dans laquelle on vit, pour une faute qu'on a sans doute commise. Les pauvres sont encore tenus responsables de leurs mauvaises conditions de vie et les notables de Lourdes se demandent bien comment "ces gens-là font pour vivre dans une maison aussi insalubre". La bonne bourgeoisie catholique du 19<sup>ème</sup> siècle, qui a une interprétation très personnelle des paroles du Christ, est convaincue qu'une jeune fille pauvre et illettrée ne peut pas être digne de telles apparitions. Enfin, c'est une époque où, en France, l'Eglise catholique et l'état sont encore liés.

On sait combien il est difficile de rendre crédible à l'écran une apparition. On espère donc un temps que nous ne pourrions la vivre qu'à travers le regard de Bernadette, qui exprime bien le ravissement et la stupéfaction heureuse. Hélas, en choisissant de nous montrer "les apparitions", telles que décrites par Bernadette, on enlève au spectateur la force de l'imagination en lui imposant la déception de la réalité.

Depuis ses débuts, le cinéma se heurte à cette impasse, notamment dans les sujets religieux. Le miracle a toujours fasciné les réalisateurs, même les plus laïques et les apparitions sont le sujet même du cinéma : comment montrer ce qu'une seule personne voit ou ressent ? Comment montrer l'invisible et le rendre crédible à travers l'émotion ? Le mystère est une affaire de mise en scène et de "foi" : le réalisateur met en œuvre son talent pour faire "croire" le spectateur à l'incroyable, pour l'emmener dans des voies qu'il ne soupçonnait pas, pour lui "ouvrir les yeux", c'est-à-dire le bouleverser profondément et le "convertir".



*Je m'appelle Bernadette* est un film agréable et honnête qui raconte une belle histoire. Mais on regrette que, pour un film religieux, il manque autant de souffle et de conviction. La mise en scène, trop appliquée, ne laisse jamais la transcendance apparaître. Soucieuse de raconter une histoire sans heurter les catholiques et le grand public, la réalisation ne dit rien sur le mystère de la foi.

